

—Oui, père... répondit le jeune homme dont l'incarnat le plus vif colora subitement les joues.

—M. Ludovic Bressolles, paraît-il, donne demain une soirée en son hôtel de la rue de Verneuil, et j'ai reçu deux invitations : l'une pour toi, l'autre pour moi.

—Père, je savais que tu devais être invité.

—Comment le savais-tu ? Est-ce que tu connais particulièrement M. Bressolles...

—Je le vois presque tous les jours depuis quelque temps... C'est un ancien architecte, très riche, un homme excellent et charmant... Il a une fille adorable...

Albert s'arrête brusquement.

Il venait de voir les yeux de son père fixés sur lui, et l'expression du regard paternel trahissait la surprise.

—Eh bien ! demanda le juge d'instruction, pourquoi t'interromps-tu ?

—Père, j'ai fini...

—Où as-tu connu ce M. Bressolles qui a une fille adorable ?

M. de Gibray appuya sur ces derniers mots.

—Je l'ai connu chez Gabriel Servet, notre ami et mon maître... répondit Albert. Mlle Marie Bressolles, conduite par son père, vient poser chaque matin pour son portrait en pied de grandeur naturelle.

## XIX

—Ainsi, reprit M. de Gibray, après une ou deux secondes de silence, cette jeune fille s'appelle Mlle Marie ?

—Oui, père, un joli nom, n'est-ce pas ?

—Et elle est jolie comme son nom, sans doute ?

—Cent fois plus... Une tête angélique, un profil Raphaëlesque !... Avec cela bonne et douce, simple, gracieuse, bienveillante...

—Enfin, toutes les qualités, tous les mérites, toutes les vertus ! fit le juge d'instruction non sans quelque ironie. Ainsi voilà monsieur mon fils amoureux à dix-neuf ans !

—Père... murmura le jeune homme d'un ton câlin.

—Amoureux ! répéta M. de Gibray, amoureux à ton âge, c'est de la folie pure !

—Pourquoi cela ?... répliqua vivement Albert.

—Tu es un enfant !

—Mon père, je suis un homme déjà, quoique je n'aie que dix-neuf ans... Dans quelques mois je passerai ma thèse, et je te promets d'obtenir l'unanimité des boules blanches !... dans un an je serai docteur en droit, avocat, et j'aurai des clients car, grâce à toi, le nom que je porte est connu et honoré au Palais, et je saurai par ma conduite, par mon talent peut-être, m'attirer toutes les sympathies... Est-ce que tu en doutes ?

—Non, certes, je ne doute pas de ton avenir... J'ai la conviction qu'il sera brillant, et que ton mérite et ton travail te conduiront très haut...

—Eh bien ! reprit Albert avec feu, n'ai-je pas le droit, au moment où je vais prendre une place de travail et d'homme utile, de penser à choisir une fille bien née, bien élevée, charmante, qui deviendra ma femme, qui t'aimera comme je t'aime, et réussira mieux que moi peut-être à chasser de ton front ces gros nuages qui s'y amoncellent quelquefois et qui l'assombrissent ?...

—Bref, tu songes à te marier ?

—N'est-ce pas à ce but que doit tendre un homme !

—Un homme, oui...

—Eh bien ?

—Eh bien, tu as dix-neuf ans... Quel âge a Mlle Bressolles ?

—Dix-huit ans... Mais c'est déjà une femme accomplie. Un cœur d'or... une âme d'une pureté céleste et d'une charité sans bornes... Quand je vois Marie Bressolles je me souviens du charme infini et de l'angélique bonté de ma mère que nous pleurons encore... que nous pleurerons toujours.

Le magistrat, en entendant ces mots, ne put dissimuler l'émotion qui s'emparait de lui.

Albert poursuivit, d'une voix dont les cordes semblaient mouillées de larmes :

—Il me semble que je retrouve en Marie l'âme et le cœur, la voix et le sourire de ma mère... Je l'aime enfin comme tu aimais ma mère.

En parlant ainsi le jeune homme avait pris les deux mains de son père et les serrait entre les siennes.

Ses paupières étaient humides.

Deux grosses larmes roulaient sur ses joues, au souvenir de sa mère adorée morte en pleine jeunesse.

M. de Gibray releva son front plissé par de cruels souvenirs, attira son fils sur son cœur et l'embrassa à plusieurs reprises.

—Cher enfant, murmura-t-il, tu l'aimes donc bien, cette jeune fille ?...

—Père, comme je t'aime de toutes les forces de mon âme.

—Prends garde...

—A quoi ?

—On se trompe souvent quand on écoute les premiers battements de son cœur... On se laisse prendre aux rêves décevants d'un premier amour...

—Est-ce possible ?

—Non seulement c'est possible, hélas ! mais c'est fréquent... et quand on s'aperçoit trop tard de son erreur, on souffre d'un mal inguérissable, à moins que celle à qui l'on s'était donné ne porte elle-même le fer et le feu dans la blessure, et ne la guérisse en vous prouvant qu'elle était indigne de votre tendresse et de l'amour de tout galant homme.

Albert fut très frappée du ton d'amertume avec lequel cette dernière phrase avait été prononcée.

—Père, dit-il, ou je m'abuse étrangement, ou tes paroles sont l'expression d'un souvenir funeste que notre entretien t'a rappelé tout à coup.

—Tu ne te trompes pas, et ce souvenir me fait peur pour ton amour à toi...

—Me permets-tu de te demander s'il s'agit de souvenirs personnels ?

—Personnel, oui.

—Tu avais donc aimé avant d'aimer ma mère ?

—Non mais à ton âge, inexpérimenté comme toi, et, comme toi, plein d'une ardeur naïve, mon pauvre frère avait senti battre son cœur pour une enfant à qui il accordait libéralement toutes les vertus... Il la croyait modeste, charitable et bonne, angélique enfin. Il l'adorait...

—Elle ne l'aima point ? s'écria le jeune homme.

—Elle l'aima... répondit M. de Gibray. Elle lui jura du moins qu'elle l'aimait, et comment aurait-il pu douter de ses serments quand il la vit devenir son épouse ? Pouvait-il recevoir une preuve plus forte d'immense tendresse et d'infinie confiance ? Eh bien ! cette preuve était menteuse ! Il se trouvait en face non d'une nature aimante, mais d'une nature vicieuse et corrompue... Un caprice et non l'amour l'avait guidée ! Il fut impossible à mon frère de ne pas le comprendre, et la passion céda la place au mépris... et il en mourut de chagrin.

—Le mépris... répéta douloureusement Albert.

—Oui, et celle qu'il aimait, celle qui était devenue sa femme, disparut aussitôt après sa mort qui était son œuvre. Elle était enceinte, je le savais... Je la cherchai partout pour lui demander d'élever son enfant dignement... Il me fut impossible de la retrouver... Un jour, cependant, le hasard mit sous mes yeux sa trace que je reperdis presque aussitôt, mais les renseignements acquis suffirent pour me donner la certitude que mon ancienne belle-sœur vivait seule et qu'elle ne passait point pour avoir été mère...

—Qu'était devenu l'enfant ?

—Nul ne le savait...

—Je dus croire que Valentine, (la misérable s'appelait ainsi), avait volontairement fait disparaître son enfant, afin de pouvoir un jour tromper la confiance d'un honnête homme.

—Mais c'est horrible cela ! fit Albert épouvanté.

—Ce n'est que trop vrai cependant.

—Cette femme n'avait donc point de famille ?

—Elle avait un frère... un honnête homme, à qui la conduite de sa sœur a dû porter un coup terrible...

—Vous vous êtes renseigné auprès de lui ?...

—Je ne le pouvais pas... Ce frère lui-même disparut bientôt...—Il avait, disait-on, quitté la France... Je n'ai jamais entendu parler de lui depuis lors... Plus jeune que mon frère, son sort me frappa cruellement et me rendit prudent. Un scepticisme farouche avait remplacé mes illusions juvéniles. Je ne croyais plus ni à la vertu ni à l'amour, et il fallut que Dieu mît sur mon chemin la sainte femme qui fut ta mère pour me ramener à des idées saines, et pour me prouver que si dans ce monde il est des démons, il est aussi des anges !—Que cette expérience te serve, mon Albert... Réfléchis bien !—On ne se repent jamais d'avoir attendu... on se se prépare, au contraire, d'effroyables désillusions quand on cède en aveugle à son premier entraînement.

—L'enfant dont je vous ai parlé est pure et bonne comme les anges !...—s'écria le jeune homme.

—Il faut toujours se méfier—répliqua Paul de Gibray.

—Père, ne la juge pas sans la connaître ! je veux que tu la voies...

—La voir !... Et comment la verrai-je ? Tu sais que depuis longtemps déjà, depuis la mort de ta mère, je ne vais plus dans le monde.

—Je sais cela, mais je sais aussi qu'il s'agit de mon avenir du bonheur de ma vie, et j'ai la certitude que tu ne refuseras point de rompre, pour une fois, avec tes habitudes de retraite en venant chez M. Bressolles où tu trouveras notre ami Gabriel Servet...

—Gabriel sera donc à cette soirée ?

—Oui, père, et tu nous accompagneras, n'est-ce pas ? Je souhaite ardemment que tu connaisses Marie et son père...

—Tu ne me dis rien de sa mère...

Je ne t'en dis rien parce que je ne la connais pas.

—Elle n'accompagne donc point sa fille à l'atelier de Gabriel ?

—Non... je ne l'ai jamais vue. Père, je veux que tu juges par tes propres yeux si celle que j'aime est digne d'être ta fille... Voyons laisse-toi fléchir... Promets-moi de m'accompagner... Nous resterons à cette soirée aussi peu de temps que tu voudras...

—Tu sais bien, cher enfant, que lorsqu'il faut te refuser quelque chose le courage me manque...

—Ainsi, tu viendras ?

—Je te le promets...

—Ah ! que tu es bon !—Tu es le meilleur des pères !—s'écria joyeusement Albert en embrassant le magistrat avec effusion.—Aussitôt après dîner j'irai trouver notre ami Gabriel pour lui annoncer cette bonne nouvelle.

Le valet de chambre entra.

—Monsieur est servi—dit-il.

Albert, dont le cœur débordait de joie, embrassa encore une fois son père, puis tous deux, se tenant par la main, quittèrent le cabinet de travail et gagnèrent la salle à manger.

## XXV

Le lendemain soir l'hôtel Bressolles, habituellement silencieux, était resplendissant de lumières et plein de bourdonnements joyeux.

Les salons, remis à neuf et meublés richement avec un goût exquis faisant grand honneur à l'ex-architecte regorgeaient de monde.

Nous devons à la vérité de convenir que les invités manifestaient quelque étonnement en voyant un tel luxe chez un homme très connu pour ses habitudes, simples et modestes, comme l'était Ludovic Bressolles. Mais, des explications échangées à voix basse, il résultait que ces magnificences insolites devaient être attribuées à l'initiative de Mme Valentine Bressolles, une mondaine, celle-là, à qui plaisait tout ce qui brille !...

Le grand salon où l'on devait danser était garni de fleurs et de plantes rares qui le transformaient en un véritable jardin d'hiver.

Dans l'origine il n'était question que d'une simple santerrie au piano.